

Le livre de Eva Perkins, printemps 1936, extrait

Anne Hébert

Volume 25, Number 1 (145), February 1983

Nos écrivains par nous-mêmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30398ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, A. (1983). Le livre de Eva Perkins, printemps 1936, extrait. *Liberté*, 25(1), 51–53.

ANNE HÉBERT

LE LIVRE DE EVA PERKINS, printemps 1936, extrait

Tout ça c'est la faute du vent. De la violence obsédante du vent. Il a réanimé en moi le feu de braise que les pères ont allumé au creux humide et sombre des filles. Puffin Creek est hanté de griffons que le vent emporte.

Je suis une fille du printemps. Une fille de la lune pleine. Des chevilles aux cheveux. J'habite la lune comme une mère seconde.

Des appels de chatte percent le rideau de cretonne. Le jour est loin. La marée sera haute à cinq heures. Ces nuits-là je me tourne dans le lit. Me roule. M'exaspère. Le bruit de la forêt si proche me déboussole. Le vent s'écorche sur les épinettes.

Et le Verbe s'est fait chair...

Et moi aussi, Eva Perkins, je me suis faite chair. Je touche mes seins plus doux que duvet de tourterelle. Je vénère le ventre d'où viendront neuf ou treize enfants. J'examine la fourrure blonde, entre les cuisses, d'un œil de connaisseur. Je sais comment sont tournés les garçons. Je sais qu'ils ont bien dur le membre qu'ont planté les mères pour la secrète jouissance des filles.

J'aurai quinze ans demain, le 14 mai. Mère et

grand-mère, la tricoteuse et le macareux, m'ont embrassée avec une larme ronde comme une perle de lune au bord des yeux. Je saurai bientôt tout ce qu'une femme doit savoir. Les rages. Les chaleurs.

Je ressemble à une chienne en partie de chasse. Je cours sans cesse sur la grève. Running shoes aux mains. Possédée par la grande force du monde. Je me berce du mouvement des marées. Je flaire Stephen de loin. Alors moi, Eva Perkins, je suis prise de secousses. D'incessants frissons sur toute la peau. Je vibre de l'éclat de ma naissance.

Un jour ce sera le grand amour tisonné par le soleil. Tout Cap Désert en sera illuminé. Mon oncle, la brute, en sera congestionné de jalousie. Son âme de baptisé noircira comme une veste de clergyman. Il dira que c'est par moi que la faute est entrée dans Puffin Creek. Il prendra les mots de la Bible. Les fera dévaler dans sa bouche charnelle.

Je reconnâtrai le dieu à son regard. Il viendra par la grève de Puffin Creek. Il me rendra divine au premier toucher. J'entendrai: Vive le dieu et vive la déesse! J'aurai une auréole bleu-vert de mer autour de la chevelure. Je serai déesse des papayes et des bananes, car il viendra d'un pays du Sud. J'avalerais des kiwis entiers...

Non, non. Ce ne sera pas Stephen. Il n'a pas le son de la mer. Il a trop couru les guidounes, a dit Mère. Et pourtant, quand il rôde sur le cap, l'eau en contrebas est un miroir où je me mire. La mer, une grandiose image de Stephen. Tout me couvre. M'attise. Stephen vient toujours avec sa casquette sur le front. Ses yeux se terrent dans l'ombre, prêts à l'assaut. A partir de là tout va trop vite à Puffin Creek. Mon oncle Richard, ma tante Laureen, Stephen, Arthur, Maria et moi glisserons dans le bouillon de notre propre sang. Les fous de Bassan nous assaillent déjà.

Le Seigneur est mon berger...

Tout ça c'est la faute du vent. Je voudrais être brûlée par le sel, et sèche comme le cap, sauvage.

Surtout quand Stephen promène ses yeux de flamme sur mon corps. Je resterai immobile parmi les algues. J'aurai des idées de fun de par toute ma chair. Mon Dieu faites que le dieu ne soit pas Stephen...